

offre. Dès 1452, il envoyait au pape comme prémices de son œuvre le premier chant et les discours du neuvième; il y joignait une longue dédicace en vers des plus flatteuses ¹. Nicolas V montra pour cet envoi un réel enthousiasme; le 24 octobre 1452, il en exprima toute sa satisfaction à l'auteur par un bref dans lequel il louait chez le traducteur la douceur des vers, la sincérité de l'interprétation, l'élégance du style. Mis ainsi en goût, il voulait voir le plus tôt possible l'achèvement d'une pareille œuvre et demandait à Marsuppini de s'y consacrer tout entier, en abandonnant toute autre occupation; et, pour cela, de venir, avec la permission de la République florentine, résider au Vatican. Il lui faisait entrevoir le traitement le plus honorable. Il écrivait ² en même temps aux prieurs des arts et au gonfalonier de Florence pour solliciter de leur déférence pour le Saint-Siège et de leur amour des lettres le congé qui devait permettre à leur secrétaire de terminer une si belle entreprise. La mort de Marsuppini, qui survint inopinément au mois de mars suivant, vint arrêter ces négociations et ces projets.

Nicolas V ne se découragea pas; après une tentative qui n'eut pas de suite auprès d'un jeune poète romain d'une renommée d'ailleurs médiocre, Orazio, il s'adressa, pour la continuation de la traduction d'Homère, à l'ennemi acharné de Marsuppini, François Filelfe. Nous avons déjà plusieurs fois rencontré le nom de cet humaniste; dans sa longue carrière littéraire, protégé le plus souvent par l'Église, il a exercé sur la Renaissance une grande influence. Sa personnalité encombrante comme aussi les nombreuses œuvres sorties de

1. *Giorn. stor. della lett. ital.*, XVI, 217.

2. Ces brefs ont été publiés par M. BARTOLI dans son édition des Vies de Vespasiano, p. 441.

sa plume féconde le distinguent entre les lettrés italiens du XV^e siècle. Non moins que Pogge et Alberti, c'est un type bien vivant de l'humanisme et en cette qualité, sa physionomie mérite de nous arrêter.

Avant d'être recherché par Nicolas V, il l'avait été par le pieux cardinal Albergati, qui l'avait admis dans sa familiarité, et par Eugène IV. Et cependant que de bruits fâcheux circulaient sur sa vie et ses mœurs! Dès sa jeunesse, il était chassé, pour cause d'immoralité, de l'Université de Padoue où il étudiait les lettres; chargé à dix-neuf ans de l'éducation de jeunes patriciens vénitiens, il les corrompait; envoyé en ambassade à Constantinople auprès de l'empereur Jean Paléologue, il captait la confiance de Chrysoloras, volait sa fortune et subornait sa fille. A Florence, où il vint s'établir après avoir quitté Bologne, il fit preuve de la susceptibilité la plus vive et du caractère le plus violent; il suffit que Charles Marsuppini lui disputât la faveur du public florentin pour qu'il lui vouât une haine implacable, le poursuivant de ses sarcasmes, de ses imputations calomnieuses et de ses pamphlets. On raconta même qu'il avait soudoyé contre son rival et les Médicis qui le protégeaient, le bras d'un sicaire, poussant la jalousie jusqu'à l'assassinat. N'oublions pas que, lancées contre lui par des ennemis irréconciliables et sans scrupules, ces accusations ne sont pas absolument prouvées; mais ce qui est certain, parce que nous le tenons de deux hommes au caractère sérieux et en général bienveillant, Vespasiano et Ambroise Traversari, c'est qu'à Florence, Filelfe fit preuve d'une vanité insupportable et d'une avidité sans bornes; c'est qu'appelé dans cette ville par la faveur de Niccoli, il le trahit odieusement non seulement en rompant cette amitié, quand elle lui sembla inutile, mais encore

en lançant contre son ancien protecteur les pamphlets les plus injurieux. Ce qui est encore certain parce que les poésies de Filelfe en témoignent elles-mêmes, c'est qu'il poursuivit Cosme de Médicis de ses injures et de ses calomnies, l'accusant ouvertement d'avoir armé des assassins contre lui et de lui avoir préparé du poison. Après avoir quelque temps enseigné à Sienne, il fut engagé, en 1439, par les Bolognais pour enseigner dans leur université, avec un traitement annuel de 450 ducats. Mais au bout de trois mois, il rompit par une fuite déloyale à Plaisance le contrat qu'il venait de signer. Il passa alors au service de Visconti, duc de Milan. En même temps qu'il enseignait l'éloquence à Pavie, il écrivait un recueil de cent satires de cent vers chacune. Beaucoup d'entre elles sont des pièces diffamatoires contre ses ennemis ou contre ceux qui n'avaient pas répondu selon son gré à ses incessantes demandes d'argent, l'art des vers n'étant plus pour lui qu'un moyen de chantage. Beaucoup d'autres sont immorales et obscènes et d'autant plus révoltantes qu'elles proviennent d'un homme de cinquante ans, marié pour la troisième fois, père d'une nombreuse famille et qui avait eu un moment la velléité d'entrer dans le clergé pour y faire carrière. Les événements qui se succédèrent à Milan après la mort de Philippe-Marie Visconti, fournirent à Filelfe l'occasion de palinodies. Il se distingua tout d'abord parmi ceux qui, comme Pier-Candido Decembrio, voulaient mettre à profit l'extinction des Visconti pour rétablir la République; mais son enthousiasme ne survécut pas aux premiers succès de François Sforza. Lorsque, vainqueur des Vénitiens, ce condottiere éleva ses prétentions sur le trône ducal, Filelfe abandonna les républicains et sut si bien faire oublier son passage parmi eux qu'à l'entrée de Sforza à Milan, ce fut lui-

même qui lui adressa, en un discours de bienvenue, l'hommage de la cité. Il reçut d'ailleurs de son nouveau maître de fortes pensions qui lui inspirèrent un poème épique, la *Sfortiade*. Réunis, ces différents traits ne nous donnent pas une physionomie bien attachante.

Assurément, Filelfe possédait une connaissance approfondie des lettres grecques et latines; il put écrire dix mille vers satiriques, des odes grecques formant un total de 2.400 vers, un poème épique; il répandit beaucoup de virulentes invectives et un plus grand nombre de lettres; professeur distingué, il excellait à traduire et à expliquer les auteurs anciens. Mais ces mérites littéraires incontestables devaient-ils faire oublier la bassesse de son caractère et le dévergondage de sa vie? Nicolas V semble l'avoir cru, puisqu'il mit en œuvre toutes sortes de promesses pour attirer à sa cour un homme tel que Filelfe.

Nous avons vu plus haut comment il échoua une première fois dans cette entreprise. Ce qui avait ramené Filelfe auprès de François Sforza, ce n'était pas un sentiment de fidélité; jusqu'alors, il ne s'était fait aucun scrupule de passer d'un Mécène à un autre et le duc de Milan n'avait rien fait de particulier pour avoir un autre sort. C'était plutôt afin de faire monter, si l'on peut s'exprimer ainsi, les surenchères pontificales. Ce qui le prouve, c'est que, sachant les desseins qu'avait le pape sur lui, il lui envoya comme échantillon de son talent la traduction des *Apophthegmes* de Plutarque. Il y avait joint une dédicace des plus adulatrices. « Les hommes de mérite recourent à vous, lui disait-il; tout ce que signale l'esprit et l'éloquence afflue à vos pieds et vous, dans votre magnificence et votre générosité, vous n'en oubliez aucun. Vous les accueillez tous

avec bienveillance, vous êtes généreux envers tous !. »

Nicolas V ne put résister davantage au désir d'attirer auprès de lui un lettré si flatteur ; par l'entremise du bibliothécaire du Vatican, Tortelli, il lui fit les plus séduisantes propositions. Si Filelfe voulait venir à Rome travailler à la traduction d'Homère, on lui garantirait, outre son traitement de secrétaire apostolique, qui se montait à six cents ducats, un riche domaine et une maison bien fournie ; l'œuvre terminée, il toucherait une somme de dix mille zecchini qui, par une précaution qui devait rassurer toute méfiance, serait déposée, dès le commencement de l'entreprise, chez un banquier ². « Ces offres témoignaient chez le pape d'une passion malade, » dit avec raison Voigt ; et l'on ne s'étonne pas que plus tard, les ennemis de Filelfe les aient révoquées en doute ³. On s'explique aussi que celui qui en était l'objet, se soit attribué une grande importance. Le 21 septembre 1454, il se faisait auprès du pape le protecteur de Tolentino, sa patrie, que persécutaient les gens de San Severino ⁴. Dans ses rêves, il voyait passer le chapeau de cardinal pour le jour, où, veuf une troisième fois, il pourrait mettre à exécution les vellétés qu'il avait manifestées à son second veuvage, d'entrer dans l'Église. La mort de Nicolas V, survenue quelques mois plus tard, renvoya à d'autres temps la traduction d'Homère et ajourna à jamais les ambitions ecclésiastiques de Filelfe.

Le pape avait un goût particulier pour la philosophie, et, parmi tous les philosophes grecs, pour Aristote. Il avait la ferme intention de faire traduire l'ensemble de

1. Voigt, II, 97.

2. *Ibid.*, p. 189.

3. Filelfe en prouve l'authenticité dans ses invectives contre Crivelli en faisant appel au témoignage de Pierre de Noceto.

4. *Ep.*, XI, p. 80, v°.

ses œuvres ¹. Le travail était immense : aussi dut-il le répartir entre plusieurs. Bessarion lui-même se chargea des quatorze livres de la Métaphysique : disciple de Platon, il étudiait sans exclusivisme les autres écoles de philosophie ; il venait de défendre Aristote contre les attaques de son propre maître Gémiste Pléthon et des partisans fanatiques de l'Académie, de même que plus tard il devait s'élever contre « les calomnieurs de Platon ». A l'un comme à l'autre il demandait les vérités philosophiques qui concordaient avec la vérité évangélique. Commencée sans doute au début du pontificat de Nicolas V, la traduction de la Métaphysique fut terminée entre 1450 et 1455 ; Bessarion y travailla pendant sa légation à Bologne ². Son protégé, Théodore Gaza, mit, de son côté, en latin le traité des Animaux : cette traduction devait remplacer celle qu'avait déjà faite Georges de Trébizonde et dont on n'avait pas tardé à voir les graves défauts. Ce dernier ne fut pas toutefois exclu de cette grande entreprise : on lui demanda la Rhétorique, sans doute parce qu'il avait composé lui-même un traité sur ce sujet. Enfin, Nicolas V fit venir de Milan, où il enseignait le grec, un jeune humaniste originaire de Città di Castello (en latin *Tifernum*), Grégoire dit le Tifernate, auquel il fit traduire la Morale à Nicomaque et la Morale à Eudème.

De même que Bessarion, Nicolas V ne montra en philosophie aucune étroitesse d'esprit. Son goût pour Aristote ne le détourna ni de Platon ni d'Épictète. Toujours prêt à entreprendre des travaux lucratifs, Georges de Trébizonde se chargea, à sa demande, de mettre en latin les douze livres des Lois de Platon.

1. Préface de la traduction de la *Métaphysique* par BESSARION.

2. VAST, *Le cardinal Bessarion*, p. 333.

Pier-Candido Decembrio travailla de son côté sur la République. Il était fils de Hubert Decembrio qui avait été secrétaire apostolique sous Alexandre V. Né en 1399, il jouit, à Milan, comme son père, de beaucoup de considération, y professant le grec et le latin avec distinction; il y fut le favori de Philippe-Marie Visconti dont il écrivit la vie. Ce fut alors qu'il fit ses traductions italiennes des œuvres de Quinte-Curce et de Jules César. Cette dernière figure en effet dans un manuscrit de 1442¹. En 1444, l'illustre Pisanello grava sa médaille en saluant en lui la gloire de l'humanisme : *Petrus Candidus studiorum humanitatis decus*². Ce fut assez pour qu'il se trouvât en butte aux attaques de Filelfe, toujours prêt à lancer l'injure contre quiconque s'élevait à ses côtés. Les années qui suivirent la mort du dernier Visconti, furent les plus brillantes de Decembrio. Désireux de rétablir chez eux les libertés républicaines, les Milanais se tournèrent vers cet humaniste tout pénétré de l'esprit des républiques antiques et ils lui confièrent la direction des affaires. Le gouvernement populaire ne résista pas aux victoires de François Sforza, mais, plus fier que son rival Filelfe, Decembrio refusa de s'incliner devant le succès. Ce fut alors que Nicolas V l'appela auprès de lui, le nommant secrétaire apostolique et, bientôt après, le plaçant à la tête du collège des abrégiateurs.

Tout en laissant Nicolas Perotti à Bologne, auprès de Bessarion, le pape l'associa à son entreprise de traductions en lui demandant celle du Manuel d'Épictète.

Les historiens grecs furent confiés à ceux qui écrivaient le mieux le latin; Nicolas V espérait ainsi trans-

1. TIRABOSCHI, VI, 11, 74.

2. HESS, *Les médailleurs de la Renaissance*, p. 16.

former la prose grecque d'Hérodote, Thucydide et Xénophon en celle de Tite-Live, Salluste et César. C'étaient des œuvres littéraires qu'il leur demandait autant que des traductions.

Sur les conseils de Bessarion, son protecteur, Valla se chargea des Histoires de Thucydide; dès 1452, il put présenter son travail au pape et recevoir pour cela une récompense de cinq cents ducats. Aussitôt après, il aborda Hérodote. Cette nouvelle traduction fut faite avec plus de lenteur et plus de conscience que la précédente. Quand elle fut terminée, le pape était mort; Laurent Valla, qui avait reçu pour la faire de forts subsides, la dédia à Alphonse le Magnanime; c'était pour lui un moyen de se la faire payer deux fois.

A la veille de quitter la cour pontificale où il vivait depuis un demi-siècle, Pogge publia sa traduction de la Cyropédie; il imita le procédé de Valla en dédiant au roi de Naples cette œuvre commandée par le pape. On venait de découvrir les Histoires de Diodore et, toujours avide de nouveautés, Nicolas V désirait les faire connaître. Pogge entreprit la traduction des cinq premiers livres; mais faits à la hâte, comme ceux de Valla, ces travaux ne plurent pas au souverain pontife, qui les fit recommencer par Georges de Trébizonde. Nous connaissons assez la vanité littéraire de Pogge pour nous faire une idée de l'irritation qu'il en éprouva¹. Decembrio se chargea des seize autres livres de Diodore; mais il était loin de les avoir terminés en 1455. Interrompue par la mort de Nicolas V, cette œuvre resta inachevée. Il en fut de même des histoires d'Ap-

1. Pour se venger de Georges, il imagina une lettre apocryphe de Mahomet II à Nicolas V, contenant les allégations les plus odieuses à l'égard de Georges de Trébizonde. A ce propos, un échange d'invectives eut lieu entre les deux rivaux. LEGRAND, p. 317.

pien que Decembrio devait aussi traduire¹. Il commença ce travail sur un manuscrit incomplet que le pape avait emprunté au couvent de Saint-Marc de Florence, par l'entremise de Cosme de Médicis. En 1453, il fit paraître les quatre premiers livres sur la Libye, la Syrie, les Parthes et Mithridate et il commença les deux livres des guerres civiles; Nicolas V n'en devait pas voir la fin.

Par son esprit philosophique, Polybe plaisait tout particulièrement à ce pape. Nicolas Perotti reçut l'ordre de le traduire. Il s'en acquitta de telle manière qu'il reçut en récompense une bourse de six cents ducats, et que son ennemi Pogge ne put pas s'empêcher de l'en féliciter publiquement. Cette traduction conserva longtemps le bon renom qu'elle avait eu dès son apparition. Elle fut éditée dès les premières années de l'imprimerie, en 1473, et, pendant longtemps, elle supplanta si bien l'original qu'on s'obstinait à ne vouloir connaître Polybe qu'à travers la prose latine de Perotti. Ce fut en 1530 que parut l'édition princeps du texte grec. Ce succès fit la fortune de Perotti; car non content de lui donner une forte gratification, le pape le nomma bientôt après évêque de Siponto. Heureux temps pour les lettres où une bonne version élevait à l'épiscopat²! Cette promotion changea son train de maison, mais non ses occupations. Il continua de rester auprès de Bessarion et de traduire: il publia bientôt en latin le traité de Plutarque *De fortuna populi Romani*.

La géographie et la cosmographie ne furent pas plus négligées que l'histoire. On avait déjà une traduction latine de Ptolémée. Nicolas V voulut mettre sur le mé-

1. RAPHAEL DE VOLTERRE, *Comment.*, XXI, 246.

2. On verra plus bas que ce succès ne fut pas tout à fait mérité.

tier celle de Strabon. Ce n'était certes pas une entreprise de peu d'importance que de faire paraître en latin, avec la rapidité qu'exigeait l'impatience de Nicolas V, les dix-sept livres de cette grande œuvre géographique. Aussi la partagea-t-on entre plusieurs humanistes. On s'adressa tout d'abord à Guarino de Vérone qui enseignait depuis plus de trente ans la rhétorique et comptait au nombre de ses élèves la plupart des esprits cultivés du temps. Agé de quatre-vingts ans, il semblait à la fin de sa carrière; il répondit cependant aux ouvertures qui lui furent faites. Elles étaient, il est vrai, des plus séduisantes: « le grand ouvrage de Strabon *De situ orbis* étant divisé en trois parties, sur l'Asie, l'Afrique et l'Europe, on lui offrait cinq cents florins pour la traduction de chacune d'elles¹ ». Il se mit à l'œuvre avec ardeur; avant la mort de Nicolas V, il put lui présenter dix livres de Strabon pour lesquels il toucha mille florins. « Je brûle d'un vif désir ou plutôt d'une soif inimaginable de satisfaire entièrement sur ce point Sa Sainteté², » écrivait-il, le 7 mars 1453, à Tortelli. Les sept autres livres furent traduits par Grégoire le Tifernate.

Nous pourrions citer encore d'autres traductions entreprises par ordre de Nicolas V ou sur ses encouragements, telles que celles de Dion Chrysostome et

1. VESPASIANO, 497.

2. LEGRAND, *op. cit.*, p. 58.

Les florins du pape contribuaient dans une large part à allumer cette soif. « Chargé de plus d'enfants que de fortune, dit Vespasiano, il avait besoin de s'industrialiser beaucoup. » Après la mort de Nicolas V, il continua sa traduction de Strabon et s'ingénia à trouver le riche protecteur qui, à défaut du pape disparu, la lui paierait généreusement. Il l'envoya à un gentilhomme vénitien Giacomo-Antonio Marcello, qui ne trompa point son attente. De la sorte, les sept derniers livres de Strabon eurent le privilège d'avoir deux traducteurs, Grégoire de Tifernum et Guarino.

de Philon le juif, par Grégoire le Tifernate, d'Hippocrate, par Rinucci, des Économiques de Xénophon, par Lapo da Castiglionchio. Il nous suffit d'avoir insisté sur celles qui furent les principales, soit par la célébrité du traducteur, soit par la beauté du texte traduit, soit par les incidents auxquels elles donnèrent lieu.

Au milieu de toutes ces préoccupations littéraires, Nicolas V ne perdit pas de vue sa qualité de chef de l'Église. Il se rappela qu'elle possédait des œuvres littéraires, philosophiques et morales, inférieures peut-être par la forme à celles de l'antiquité classique, mais de beaucoup supérieures par l'élévation des sentiments et de l'inspiration. Au milieu de ces traductions, il voulut faire une part au texte sacré du Nouveau Testament et aux écrits si longtemps négligés des Pères grecs.

De tous les humanistes qui méritèrent à la Florence du XV^e siècle le surnom d'Athènes de l'Italie, l'un de ceux qui eurent la plus large culture fut sans contredit Giannozzo Manetti. Dès son adolescence, il s'était perfectionné dans la connaissance de sa langue maternelle; il avait ensuite suivi les cours du couvent du Saint-Esprit, l'un de ces monastères savants qui furent, à Florence, des foyers si intenses de vie littéraire et artistique. Là, maître Vangelista de Pise enseignait les lettres et la philosophie; Jérôme de Naples, la métaphysique. Manetti se mit ensuite à l'école d'Ambroise le Camaldule qui professait avec éclat le grec dans son couvent de Notre-Dame des Anges; il profita si bien de ses leçons que ce fut pour lui un jeu de traduire couramment l'Éthique d'Aristote. Il avait dès lors la « culture humaine », qui distinguait les lettrés du XV^e siècle. Cela ne lui suffit pas : il demanda à un Juif du nom de Manuel des leçons d'hébreu et s'y adonna avec une

telle passion qu'il y consacrait cinq heures par jour. Il imagina même de prendre chez lui des Grecs et un Juif afin de pouvoir causer avec eux dans leur langue. Habile hébraisant, il fit des études philologiques sur la Bible, soutenant de savantes discussions avec des rabbins. Il était en outre doué du don de l'éloquence et il excellait à prononcer ces discours d'apparat, constellés de citations classiques, tels que les goûtaient les lettrés du temps. Sensibles aux choses de l'esprit, les Florentins l'élevèrent aux plus hautes dignités, le chargeant d'ambassades auprès des princes de l'Italie et des papes, le plaçant à la tête de leur université, lui donnant même des commandements militaires. Lorsqu'il n'était encore que le dévoué serviteur d'Albergati, Thomas de Sarzane, pendant ses séjours à Florence, s'était lié d'amitié avec Manetti; ils faisaient partie tous deux de ces réunions en plein air qui se tenaient sur la place publique, à l'angle du palais de la Seigneurie et dans ces doctes discussions, maître Thomas avait pu apprécier l'esprit et la science de Giannozzo. Ce qui devait le plus les unir dans une mutuelle sympathie, c'est que l'un et l'autre enveloppaient dans un même amour les études sacrées et les études profanes, le respect de l'antiquité et le culte des traditions chrétiennes. Comme maître Thomas, Manetti avait une admiration toute particulière pour saint Augustin¹. « Il avait coutume de dire qu'il savait par cœur trois livres à cause du fréquent usage qu'il en faisait : l'un était les Épîtres de Paul, l'autre la Cité de Dieu de saint Augustin, le troisième l'Éthique d'Aristote. » S'il était illustre philosophe, dit ailleurs de lui Vespa-

1. La plupart de ces renseignements sont tirés de la *Vie de Manetti* par VESPASIANO.

siano, fort versé dans les sciences naturelles et morales, il n'était pas moins théologien. A la différence d'un certain nombre d'humanistes, auxquels l'amour de l'antiquité avait fait mépriser le christianisme, « il était très pieux et parlait de notre religion avec un parfait respect. Il avait coutume de dire que notre foi devrait plutôt se nommer certitude parce que tous les dogmes qu'elle comprend et qui ont été approuvés par l'Église, sont aussi vrais qu'un triangle est un triangle ». Aussi n'est-il pas étonnant que Thomas de Sarzane l'ait choisi dans la foule des lettrés pour faire de lui son meilleur ami, et que, devenu pape, il se soit efforcé de l'attirer auprès de lui. Les Florentins connaissaient cette amitié quand ils chargèrent Manetti de porter à Nicolas V les félicitations de leur république, à l'occasion de son avènement. Lorsque, en 1451, Gianozzo s'arrêta à Rome au retour de son ambassade à Naples, il reçut l'accueil le plus gracieux du pape qui lui donna des lettres de secrétaire apostolique honoraire. Enfin, de basses calomnies l'ayant forcé à quitter sa patrie, les avances réitérées de Nicolas V le décidèrent à venir se fixer à Rome (1453). Il y retrouva sa dignité de secrétaire et reçut une pension de six cents florins. En réalité, la chancellerie pontificale ne devait guère l'occuper; il garda tous ses loisirs pour les travaux littéraires qui lui furent demandés.

Nicolas V fit appel à sa science d'hébraïsant et, sur son désir, Manetti commença une traduction complète de la Bible. En y travaillant, il avait sous les yeux les deux traductions des Septante et de saint Jérôme; mais, comme il la fit directement sur le texte, il nota soigneusement les divergences qui existaient entre ses interprétations et les leurs. Il publia son travail en trois colonnes dont la première donnait sa version,

la seconde celle des Septante, la troisième celle de la Vulgate. Ce fut dans le même esprit qu'il aborda le texte grec du Nouveau Testament, confrontant sans cesse son travail avec celui de saint Jérôme. Ces œuvres de Manetti dénotent un esprit critique développé, non seulement chez leur auteur, mais encore chez Nicolas V qui en était l'inspirateur. La Vulgate n'avait pas encore cette autorité presque indiscutable que le concile de Trente lui a conférée. Bien qu'elle en fit un usage officiel, l'Église supportait sans difficulté qu'on lui fit subir l'examen de la science. L'étude du texte sacré dans l'original et la critique biblique n'ont donc pas attendu, pour se produire, les docteurs protestants; il est plus vrai de dire que ce sont les négations téméraires de ces derniers qui, en inspirant aux catholiques une juste méfiance, ont limité, parfois à l'excès, les études d'exégèse.

Les Pères grecs furent aussi traduits : toujours avide de pensions, Georges de Trébizonde se chargea à lui seul des œuvres de saint Basile, saint Grégoire de Nysse, saint Cyrille et Eusèbe, et, en collaboration avec Jean Tortelli, de celles de saint Grégoire de Nazianze. De son côté, Théodore Gaza entreprit la traduction de quatre-vingts homélies de saint Jean Chrysostome.

Jusqu'alors latine, la Renaissance devenait grecque. Fécondée par les deux grandes civilisations de l'antiquité, elle allait s'épanouir en une magnifique floraison. Nicolas V le croyait et avec lui tous ceux qui saluaient en lui le père des lettres et des arts et gardèrent à sa mémoire un vrai culte, même après que la mort eût mis fin à ses générosités.

Cependant, examinée à la distance de plusieurs siècles, l'œuvre qu'il avait entreprise ne laisse pas de

soulever de graves critiques. Elle eut le sort du grand projet artistique : à la mort de Nicolas V de nombreux travaux épars représentaient le plan d'Alberti; des murs dépassant à peine le sol de quelques coupées indiquaient le temple gigantesque qui devait remplacer la vénérable basilique de Saint-Pierre, et les pontificats suivants, en imaginant de nouveaux plans, traitèrent comme des ruines des constructions à peine ébauchées. Il en fut de même des traductions. Parfois, elles n'arrivèrent pas à la vie. Filelfe put à peine aborder Homère et Decembrio abandonna Appien à la mort du pape. Parfois aussi, dans son désir fiévreux d'aller vite, Nicolas V dut confier un même travail à la collaboration de plusieurs personnes, et ainsi, une même œuvre apparaissait avec une valeur inégale et en un style bigarré. Le plus grave défaut de ces travaux provenait souvent du manque de conscience de leurs auteurs. Ils y voyaient une entreprise en quelque sorte industrielle, destinée à leur assurer pensions et bénéfices, beaucoup plus qu'une œuvre chargée de mettre à la portée de tous les beautés de la littérature grecque.

Le plus impudent de ces manœuvres à gages fut Georges de Trébizonde; en huit ans, il traduisit à lui seul le traité des Animaux, la Rhétorique, les Problèmes et plusieurs autres œuvres d'Aristote, les douze livres des Lois de Platon, la Cyropédie de Xénophon, un grand nombre d'homélies et de traités de saint Basile, saint Cyrille, saint Jean Chrysostome, saint Grégoire de Nysse, la Préparation évangélique d'Eusèbe et en collaboration, les œuvres de saint Grégoire de Nazianze et de Diodore de Sicile. Notons d'ailleurs que ces traductions ne l'empêchaient pas d'enseigner à l'Université jusqu'en 1450, ni d'écrire un assez grand nombre de commentaires et encore plus de polémiques.

Une telle précipitation explique les erreurs que renferment ces traductions. Bessarion en releva beaucoup dans les Lois de Platon. La traduction du traité des Animaux fut si mal faite par Georges de Trébizonde que Théodore Gaza dut la recommencer. Valla ne fut guère plus consciencieux avec Thucydide: « Son travail, dit Voigt, présentait beaucoup d'inégalités et oscillait entre la fidélité et l'élégance. » Pogge traita aussi avec quelque légèreté les auteurs anciens qui lui furent confiés : sa traduction de Diodore fut révisée par Georges de Trébizonde, sur l'ordre de Nicolas V, et sa Cyropédie fut justement critiquée par Valla et refondue par Georges. La traduction de Polybe par Perotti eut les vicissitudes les plus bizarres. Elle obtint d'abord un tel succès qu'elle rejeta pour longtemps dans l'ombre l'original; mais quand le texte grec eut été publié, vers 1530, par Vincent Opsopeus, on découvrit que l'œuvre de Perotti n'était qu'une belle infidèle. D'importants passages, des pages entières avaient été omises par le traducteur, qui cependant avait travaillé sur un manuscrit complet, et Isaac Casaubon, lorsqu'il fit, en 1609, son édition de Polybe, n'eut pas de peine à montrer que la traduction de Perotti était un recueil de contresens. Théodore Gaza fit preuve de plus de conscience. Bessarion et les hellénistes du XV^e siècle tinrent en haute estime ses travaux; au siècle suivant, Paul Jove déclarait qu'ils étaient une nouvelle richesse ajoutée à la langue latine et Jules-César Scaliger, malgré sa sévérité hargneuse, ne trouvait à y reprendre qu'un style parfois trop orné, ne convenant pas toujours à la gravité d'Aristote.

Remarquons enfin que ces entreprises littéraires manquaient d'originalité, ne demandant aucun travail de critique. Si encore elles avaient fourni à ces hu-

manistes l'occasion d'apprécier et de faire goûter le mérite littéraire de tel auteur et la valeur scientifique de tel historien; si on avait étudié, comparé et discuté les systèmes des philosophes anciens; si même, partant des connaissances antiques, on s'était élevé à des vues originales, ces traductions auraient pu être l'occasion de travaux personnels et d'œuvres importantes, capables de prendre place à leur tour parmi les manifestations de l'esprit humain. Malheureusement il n'en fut pas ainsi; l'on se traîna dans des copies ou des imitations serviles de l'antiquité. L'essentiel fut de pasticher tel auteur, d'affecter un mode de langage antique, de se livrer, à propos des anciens, à des dissertations et des polémiques d'un pédantisme aussi choquant que banal, et ainsi la Renaissance, « parlant grec et latin », rompit les traditions nationales des pays qu'elle visita, sans pouvoir rien mettre d'original à la place de ce qu'elle avait renversé. L'orientation que Nicolas V donna aux lettrés de sa cour, en ne leur commandant que des traductions, ne fut peut-être pas étrangère à cette stérilité littéraire de la Renaissance au XV^e siècle.

CHAPITRE X

CARDINAUX, ARTISTES ET HUMANISTES
AU MILIEU DU XV^e SIÈCLE

A la suite des papes, le Sacré-Collège témoigna le plus vif intérêt au mouvement de la Renaissance. Il compta une majorité d'esprits délicats et cultivés et, s'il se trouva dans son sein des cardinaux n'ayant pour les lettres et les arts qu'un goût médiocre, l'exemple de leurs confrères et des papes leur fit comme un devoir de s'y intéresser. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à jeter un coup d'œil rapide sur les promotions cardinalices de la première moitié du XV^e siècle.

En trois consistoires tenus le 23 juin 1420, le 24 mai 1426 et dans les premiers jours de novembre 1430, Martin V créa 17 cardinaux. Dans ce nombre nous laisserons de côté les noms de Balthasar Cossa, l'ancien pape Jean XXIII, que le concile de Constance avait déposé, et de plusieurs cardinaux, évêques français, espagnols et anglais, que leurs fonctions retinrent dans leur pays, loin du mouvement de la Renaissance. Les autres étaient tous des lettrés : c'étaient Louis Alman, qui, quoique archevêque d'Arles, fut chargé de plusieurs légations et passa un certain nombre d'an-